

IL NE FAUT PAS...

Je demande la parole; et je la prends.

Tant pis si, dans les tragiques circonstances où s'affirme la violence brutale des passions qui s'affrontent, j'apporte un son de cloche qui se perdra dans le désert!

J'aurai, du moins, libéré ma conscience. C'est le seul recours que nul ne peut enlever à celui qui, dans les heures de haine exaspérée et meurtrière, prononce des paroles apaisantes.

La *Maison des Syndicats*, cette demeure que les ouvriers ont eu tant de mal à édifier, cet immeuble dont chaque centimètre cube représente une privation ou un sacrifice, cet asile où le travail a voulu être et entend rester chez lui, a été le théâtre de scènes sanglantes pour lesquelles le cœur des militants et, longtemps encore, demeurera bouleversé.

Qu'on suppose des travailleurs traqués par les sbires à la solde des patrons et au service des gouvernants leurs complices: ils se réfugient dans l'immeuble qui leur appartient; assaillis par les forces de la classe ennemie, ils s'y barricadent en vue d'une résistance désespérée; sommés, de se rendre, ils s'y refusent héroïquement, décidés à succomber plutôt que de capituler; enfin, écrasés par le nombre, ils arrosent de leur sang ces pierres que leurs sueurs ont cimentées.

Ce serait, certes, un horrible drame, dont, le prolétariat porterait le deuil et garderait le douloureux, mais fier souvenir.

Toutefois, ce ne serait, somme toute, qu'une scène à ajouter à la tragédie séculaire qui se déroule, palpitante, passionnée, fatale entre producteurs et parasites, esclaves et maîtres.

Mais... des camarades d'exploitation, des compagnons de misère, des forçats rivés aux mêmes boulets, des hommes victimes des mêmes spoliations, courbés sur les mêmes servitudes, subissant les mêmes humiliations, voués aux mêmes infortunes, buvant au même calice l'amertume des mêmes détresses, ces frères de classe s'entre-massacrant sauvagement, des brutes tirant dans le tas et abattant d'autres militants, d'autres exploités, d'autres miséreux? C'est une atrocité qui dépasse tout ce que peuvent enfanter les imaginations les plus avides de sang et d'horreur!

C'est pourtant ce qui est arrivé le vendredi 11 janvier, rue Grange-aux-Belles - et j'en frémis d'indignation.

Je ne songe donc pas du tout à innocenter les coupables; je ne cherche, je n'invoque en leur faveur aucune circonstance atténuante.

Criminels ils sont et je conçois que leur inexcusable forfait soulève la réprobation.

Il est bon que la conscience révoltée de la classe ouvrière les marque d'infamie et qu'ils en portent, pour leur châtiment et leur honte, l'ineffaçable stigmate.

Il convient de s'éloigner d'eux et qu'ils soient en butte au mépris et à la répulsion.

Il est naturel qu'entre les bourreaux et les victimes il n'y ait désormais ni camaraderie, ni confiance, ni quoi que ce soit de commun.

Il est équitable que quiconque se solidarise avec ces fraticides, soit mis en quarantaine comme les assassins eux-mêmes.

Oui, tout cela est juste. Les sanctions doivent aller jusqu'à ces limites; mais il ne faut pas qu'elles les dépassent.

Il ne faut pas que le sang répandu soit vengé par le sang à répandre.

Il ne faut pas que l'abomination d'hier amène celle de demain.

Il ne faut pas qu'aux victimes que nous allons accompagner jusqu'à leur dernière demeure et que nous escorterons de la tristesse de nos cœurs et des larmes de nos yeux viennent s'ajouter de nouvelles victimes de nos fureurs fratricides.

C'est assez, c'est trop que deux ouvriers soient tombés sous les balles dirigées contre eux par d'autres ouvriers; il ne faut pas que d'autres prolétaires soient assassinés par des prolétaires.

Je ne prêche, ici, ni la lâcheté, ni le désarmement des haines.

Je me défends de conseiller l'oubli; je dis au contraire de se souvenir. Mais j'adjure les camarades de ne pas se rendre coupable du crime épouvantable que, à si juste titre, ils reprochent aux communistes et je les adjure de renoncer, si le désir leur en est venu, à des représailles dont l'accomplissement les ferait descendre aussi bas que ceux qu'ils vouent à l'exécration de la classe ouvrière et qu'ils mettent au ban du prolétariat.

Je les supplie de songer à ces millions de victimes que torture et tue la société de brigandage économique et d'oppression politique que nous avons la lâcheté de subir.

C'est du mépris et de la haine des institutions sur lesquelles repose cette organisation sociale maudite que leur cœur doit être gonflé: c'est à la destruction de ces institutions de meurtre et d'esclavage qu'ils doivent ...[mot illisible]... tous les efforts dont ils sont capables; et si leurs bras s'arment pour la vengeance, c'est au cœur même de cet odieux régime qu'ils doivent frapper; ce n'est pas, ce ne doit jamais être - jamais, jamais - contre leurs compagnons de chaîne ou leurs frères de misère qu'ils doivent brandir des instruments de meurtre.

Sébastien FAURE.

N.D.L.R. - Les anarchistes, tous les anarchistes, sont d'accord avec notre camarade Sébastien Faure : pas un d'entre eux ne s'est arrêté à cette pensée de s'en prendre lâchement à un ouvrier communiste.

Les anarchistes, tous les anarchistes, s'ils sont décidés à se défendre même contre les ouvriers communistes, n'attaqueront jamais ceux-ci sans raison. Pour le crime de l'autre jour, ils ne déplaceront point les responsabilités et ne feront pas payer à quelques pauvres malheureux les frais de la casse.

Les assassins sont connus: ce sont les haut gradés du *Parti communiste*. Et ceux-là personne ne les protégera de la colère populaire.
